L'être le plus extraordinaire que j'aie connu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 10

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-569996

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

TENDRESSE

Mon rêve s'est éclos sous ta chaude tendresse,
Tu mis l'aube d'amour dans le ciel de nos coeurs,
Le soleil des baisers et le feu de l'ivresse,
Dans nos jours effeuillés au rythme du bonheur.
Quand tu penches sur moi, silencieux et tendre
Le doux scintillement de tes yeux lumineux
Nous n'avons pas besoin de mots pour nous comprendre
Et je vis simplement de te savoir heureux.

L'être le plus extraordinaire que j'aie connu

(imité de Sélection)

En 50 ans d'âge, on a forcément rencontré nombre d'humains de tous genres, de tout acabit et de toutes couleurs, dont certains ont passé devant nous telles des ombres falotes, et dont les autres, généralement rares, se sont imposés même parfois sans l'aide du temps ni de l'habitude, par leur valeur personnelle ou par toute autre raison du coeur que la simple raison ne comprend pas. A ce sujet, ma galerie de partraits vivants est immense et grouillante. Ma parenté mise à part, on y trouve de tout, du meilleur et du pire,

et, chose curieuse, le pire y prend figure particulièrement intéressante, comme il en est du reste chez tout mortel assez franc pour reconnaître ce qui est. A l'exemple du Ciel des Evangiles, ma joie — je peux dire notre joie — éclate plus intensément pour un „méchant" (qui se repent ou non, peu importe, et qui n'a souvent de méchant que le nom), que pour cent „justes", momiers ou normaux, assurément quelconques de A à Z. Ah! les cas rares, spéciaux, extraordinaires; quel mystère, quel charme, quelle attirance! On ne se lasse et ne se lassera jamais de les fréquenter et de les étudier, de les décrire dans la littérature et de les représenter dans les arts, de les aimer et de les préférer aussi pour tout ce qu'ils ont de spécial, d'imprévu, de plus que les autres, suivant le point de vue où l'on se place. Mais si les cas, les êtres extraordinaires sont rares, encore faut-il des yeux spéciaux pour les voir, encore faut-il, pour les distinguer dans le tas, se donner la peine de faire des comparaisons.

L'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré, celui qui m'a plus que tout autre impressionné, n'a cependant à première vue rien d'extraordinaire ni de pire. Il s'appelle Albin, ou quelque chose d'approchant. Mon aîné de plusieurs années, simple manoeuvre de son état, sans un extérieur qui le distingue ou le mette en vedette; ce n'est qu'à la longue, après des mois, qu'il s'est imposé à mon attention, que j'ai fini par le remarquer entre tous. Très grand, très fort, très poilu, très indépendant et bohême, de moeurs paisibles, il m'avait d'abord intéressé par son physique d'ogre débonnaire, de Barbe-bleue pacifiquement ennemi des femmes. J'ignore comment et par quoi j'ai pu lui plaire, étant bien entendu que notre amitié est une amitié „blanche", fraternelle. Toujours est-il qu'une première rencontre de nos deux solitudes de célibataires endurcis et sur le retour fut suivie d'une deuxième, d'une troisième, puis de tant d'autres, que nous sommes maintenant des inséparables (mon ami dirait „cul et chemise"). Nous ne saurions rester longtemps sans nous voir; je lui dis tout, il me dit tout, au point que nous n'avons pas l'un pour l'autre de secrets, si secrets soient-ils. Nous nous rendons mutuellement mille services, lui davantage à moi que moi à lui; et si les questions d'argent en sont absentes, n'étant ni l'un ni l'autre riches ni tapeurs, ces petits services n'en sont pas moins précieux et très utiles à celui qui en profite. Je sais ce qui lui fait plaisir, et lui connaît (comme s'il m'avait fait) mes „faiblesses" et mes préférences.

— Il n'y a là rien de très extraordinaire, me direz-vous peut-être? — Jusqu'à présent, non; mais je vous ai prévenu qu'il fallait du temps pour „sonder" mon héros et l'estimer à sa juste valeur. Albin est la serviabilité, le désintéressement en personne; il l'est même à tel point, que cela pourrait bien être le premier degré de ce qui le met en marge d'un chacun. Car vous reconnaîtrez avec moi que la serviabilité n'est pas vertu courante ni monnaie journalière. Il y a en lui quelque chose d'un François d'Assise, la sainteté et la chasteté en moins; sa „charité", pas aussi totalement désintéressée il est vrai que celle du divin Poverello, rayonne cependant, parce que sans l'ombre d'un profit pécunier. Très rencontré dans les milieux de jeunes gens, il est leur providence à plus d'un, surtout ceux que poursuit la guigne et qui ne savent souvent où échouer, et ces autres qu'on nomme des „têtes brûlées", parce que trimardeurs dans le sang, ils désertent pour un oui ou

pour un non le foyer familial. On ne trouve pas écrit sur sa porte: „colportage et mendicité interdits". Les désaxés, les déracinés, les incompris, les vagabonds en rupture de ban, les heimatlos, les rôdeurs de frontières, les sans-domicile-fixe, les noctambules dans la mouise, les maudits de leur père, la graine de légionnaires, les aventureux, les voyageurs sans bagages, ceux que les chiens de fermes aboient parce que nippés à la diable, trouvent toujours chez lui la clef sous le paillasson, quelque chose dans le buffet de cuisine pour apaiser leur fringale et un matelas où piquer un somme profond de bête traquée et fourbue.

— Ces „éléments douteux" trouveraient refuge tout aussi secourable dans un asile de nuit, et encore „sans obole en nature à donner à Caron", me ferez-vous remarquer. — Oui, peut-être? mais la charité officielle ou salutiste, fleurant vaguement le mouchardage et l'eau bénite, n'est pas du goût de chacun; et quand ils ont le choix, beaucoup lui préfère celle de mon ami, moins à chichis, moins à formalités, mais combien plus „bon enfant".

Albin a encore un autre don, celui de savoir parler aux coeurs simples, de forcer leur confiance et provoquer leurs confidences. Après qu'il leur a gentillement tiré „les vers du nez", qu'il s'est enquis de leurs „malheurs", il leur „lave généralement la tête" en termes si comiques dans leur rudesse, si drôles dans leur sévérité, les insultant comme du „poisson pourri" d'une voix faussement en colère, tonitruante, rogue et amicale tout ensemble, que les jeunes, nez baissé, acceptant la semonce sans piper mot, eux qui casseraient la „façade" à toute autre moraliste lénifiant. Ils sentent confusément, sans bien s'en rendre compte, que le „vieux" a mille fois raisons, et que décidément c'est un bonhomme tout spécial, sortant de l'ordinaire. Aucun ne pourrait dire pourquoi, sauf qu'il leur est sympathique et proche. Ce brave Albin ne fait pas grand cas, comme eux, de la morale courante, ayant lui-même beaucoup à se faire pardonner; il est foncièrement bon et coulant avec eux, contrairement à Monsieur Tout-le-monde qui n'en finit pas de critiquer et condamner; il ne leur reproche pas de faire des entorses aux règlements, mais de gâcher leur existence en fleur; on peut compter sur sa discrétion mieux que sur celle d'un complice (étant bien spécifié que toute complicité quelconque est exclue entre lui et eux). Le manque de confiance, c'est souvent le grand mal dont souffrent le plus ces jeunes irréguliers de la société bien pensante. „Irréguliers" pendant un certain temps seulement; car assez beaux garçons pour la plupart, ils finissent tous par mettre une fille enceinte, qu'ils épousent ensuite, touchés qu'ils sont des vagissements éplorés du „miteu" dont on leur attribue la paternité. De vrais enfants, vous dis-je, et bien meilleurs que ne le croient en général les honnêtes gens et la police, qui souvent manquent tellement de jugeote à leur égard.

Albin ignore Freud et ses disciples exaltés. Mais son intelligence naturelle a vaguement deviné l'enseignement génial du célèbre psychiâtre viennois, à savoir que les „méchants" sont souvent des bons qu'on ignore et que les „bons" sont plus souvent encore des méchants qui se dissimulent très adroitement, que la jeunesse a surtout besoin de compréhension dans ses soi-disant égarements qui ne sont généralement que les écarts naturels d'une sexualité riche d'excès, et que le mot de Taine reste éternellement vrai: „la vertu et le vice sont des produits, comme le sucre et le vitriol".

Avec cela, Albin est bon, mais bon comme du pain frais. Et sa bonté trouve à s'exprimer en gestes délicats, qui étonnent chez ce primaire si populaire qu'il en est populacier. Un dimanche, je le trouvai avec un gros bouquet des champs à la main. Il m'invita à l'accompagner au cimetière, où il désirait fleurir une tombe. Après quelques instants de recherches, il s'approcha d'un tertre abandonné et anonyme, au milieu duquel il mit ses marguerites et ses bluets dans une boîte de conserves vide. — Tu te souviens de Carlo, ce jeune compagnon maçon, noir comme une aile de corbeau, que tu as vu ce printemps à la „pension Mimosa" (chez lui)? Il est mort d'accident, à l'hôpital, très loin des siens puisqu'il était étranger. Le pauvre diable n'aura sûrement jamais d'autre visite que la nôtre. — Que la sienne, aurait-il pu dire; car pour mon compte, j'avoue que je ne me serais jamais dérangé pour feu un jeune homme connu d'occasion, si beau eût-il été. Il fallait déjà, pour ce faire, avoir le coeur d'Albin, ce grand coeur digne d'une meilleure réputation que celle d'être une vieille „tante". Un autre jour, je l'accompagnai également, à quelques pas de distance il est vrai, jusqu'à l'entrée du violon, où il apportait des oranges à l'un de ses anciens „pensionnaires" plus à plaindre qu'à blâmer, pour le moment en préventive. Un autre jour encore, il accepta d'être le parrain du premier-né d'un jeune couple de tire-pipes, auquel il servit en même temps de témoin de mariage, un mariage où l'on fit moins d'histoires qu'à celui de la princesse Elisabeth. Et je pourrais continuer longtemps à vous en dire sur son compte...

Est-ce par idéalisme, par bonté d'âme pure, que mon ami joue au Pestalozzi? Est-ce pour rester jeune qu'il s'entoure ainsi de jeunesse et de vie? Est-ce un sentiment profond de justice, de communisme sentimental, qui lui fait rétablir instinctivement la balance, dans la mesure de ses faibles moyens, en faveur des déshérités du sort de son large cercle de fréquentations? Est-ce un sentiment plus complexe, plus trouble qui l'agite, un sentiment insoupçonné d'admiration pour tous ces jeunes indomptés, parfaits spécimens de la race dans ce qu'elle a de plus nature, de plus mâle, de plus animal, de plus près de son créateur? Mystère! Albin, auquel la nature a refusé le désir de rendre un culte à la femme, et qui ne pourrait donc avoir personnellement des enfants, a cependant en lui tout d'un papa et même d'une maman, en cela qu'ils s'attache davantage à ses protégés les plus miséreux, les plus dénués. Il accueille dans son large „giron" les mauvais garçons incompris, que repousse leur propre famille; il leur donne de son peu et ce qui presse le plus: de quoi manger et se reposer à l'abri; il relève leur courage et leur rend confiance en eux-mêmes; il leur offre une étape, une oasis, dans le grand voyage de leur existence aventureuse; il leur montre qu'on peut être pitoyable sans poser au parangon de vertu. Psychologue né, il exerce avec succès, dans sa cour des miracles, ses petits talents de Père Noël d'un nouveau genre (le vrai, dans le fond); il les exerce même si bien, que ses „enfants", parmi lesquels il ne compte que des amis, finissent tous par y croire au Père Noël, malgré leurs vingt ans et leurs illusions perdues. L'un de ces jeunes me disait une fois: „Quand Albin mourra, il vous faudra mettre dans son faire-part „Le boulot, le bon boulot fut sa vie", et pour une fois ce sera parfaitement mérité.

N'est-ce pas que mon ami est un être extraordinaire? ou alors je ne m'y connais vraiment pas. Bichon.